
Le Ring et la Presse

ELISABETH HOREM,
NOUVELLE PLUME RECONNUE

Française vivant à Berne, elle a reçu hier le Prix Georges-Nicole pour le roman d'un monde qui tourne en rond. Autopsie de son premier récit et portrait.

C'est un premier livre très fort qu'a couronné hier soir le Prix Georges-Nicole, un roman tout à fait dans la lignée à la fois exigeante et originale de ses précédents choix.

« En l'espace de quelques minutes Louise venait de lui annoncer des faits nouveaux pour lui et fort désagréables », ainsi commence *Le Ring*, semblant promettre une cascade d'événements qui entraîneront la lecture. C'est le cas dans les toutes premières pages : Quentin, ayant découvert sa maîtresse sur le point de partir avec son frère (à lui) en Amérique et de l'y épouser, part lui-même pour Tahès, « au hasard », répondant à une obscure offre d'emploi. Mais, passés la déclaration ultrarapide de la rupture et le coup de tête qui propulse le héros dans le tiers monde (au sens physique et métaphysique du terme), le roman aussitôt s'englué dans une sorte d'attente, ou de

vide, de permanente béance qu'un style sobre et sans faille excelle à représenter.

Tahès, qu'on chercherait en vain sur une carte, mais que caractérisent nombre de traits orientaux, est une capitale vague et morne, au climat pénible, dont la singularité (si c'en est une) consiste en un « Ring », « large boulevard dessinant sur le plan de la ville un cercle parfait ». N'habite le long de ce circuit que la population cosmopolite et favorisée des Européens, préservée des embouteillages, mais condamnée, sans que personne ne s'en rende bien compte, à sans cesse tourner en rond pour aller les uns chez les autres, à l'occasion de cérémonies du reste parfaitement affectées et autistiques, comme le vernissage du fils Sanariglia. Emblème d'une superficialité, voire d'une nullité des rapports humains, le Ring enferme ses distingués résidents dans une sorte de no man's land, où Quentin ne sent pas même l'envie de s'intégrer. Au contraire, il y étouffe, par l'effet aussi de l'hostilité sournoise du décor et du climat, magnifiquement décrits : plutôt que d'user d'effets faciles de température, Elisabeth Horem laisse peser dans ses tableaux certaine invisible moiteur, certaine morosité lourde de lumière, beaucoup plus efficaces, tandis que maint détail précis, noté froidement (le regard méprisant du portier, la laideur du logis, la chasse aux cafards), commence à faire sentir l'aigu d'une détresse absolue, dans un univers littéralement impitoyable.

Sortant alors du Ring pour pénétrer dans la ville « indigène », Quentin fait trois principales rencontres. D'abord Nina, maîtresse de danse exilée, amicale et maternelle, puis Clara, avec qui il aura une brève liaison amoureuse, puis Ghazi, jeune homme dont la beauté ambiguë ne le laisse pas insensible. Le roman n'analyse pas les motivations profondes du héros, mais ces trois personnages semblent représenter des figures à la fois essentielles et impénétrables, dont la force d'attraction

conduit Quentin à s'engluer davantage encore dans la solitude et l'incommunication. La Nina maternelle rentre en Europe, Clara ne donne plus signe de vie, il ne sait pourquoi, et Ghazi, résurgence peut-être du frère brutal et voleur, se révèle une ignoble crapule. Ainsi le Ring est l'emblème aussi de l'enfermement du personnage sur lui-même, sans cesse rejeté, incompris, indifférent aux êtres et aux choses. Enfermement encore face à l'ennemi qui cogne, qui blesse – et face à l'ami qu'il blesse, qu'il déçoit, par inadvertance, cloîtré dans l'anneau opaque de son égoïsme.

Comment sortir du cercle infernal ? Quitter Tahès ? C'est insuffisant. À l'instant du reste où il va annoncer son congé à son employeur, ce dernier lui signifie son licenciement. Étrange écho du départ initial, congédié en quelque sorte par sa maîtresse, et comme renvoyé maintenant à la case départ. La mort semble dès lors la seule issue possible. Elle s'offre à Quentin sous la forme d'une très belle dérive, dans une barque, au fil du fleuve Ovir, enfin une voie qui ne se recoupe pas. Vraiment ? N'est-ce pas plutôt le cycle suprême qui se referme autour de la figure d'une mère suicidée lorsque Quentin n'avait que 7 ans, parée d'un « trèfle de diamants », que le frère a osé offrir ensuite à sa/leur maîtresse avant de l'emmener ?

Énigmatique sans le moindre obscurantisme, lancinant, de page en page meilleur, *Le Ring* fait preuve d'une charge latente considérable, d'une véritable épaisseur de roman, même si la ligne du récit demeure très simple. Signe qui ne trompe pas, ce livre fait partie de ces œuvres assez rares dont la lecture se continue dans un mouvement spontané, comme indépendant, et c'est par quoi Elisabeth Horem se pose à l'évidence comme une romancière plus que prometteuse.

JACQUES-ÉTIENNE BOVARD
Le Nouveau Quotidien, 1994

*ELISABETH HOREM,
RÉVÉLATION DU PRIX NICOLE*

Le Ring tire sa force de son magnifique dépouillement. Le jury qui vient de la couronner s'est montré bien inspiré.

Imaginez la surprise de celle qui croyait pousser discrètement une lourde porte quand celle-ci, tout à coup, s'ouvre brusquement devant elle. Elisabeth Horem n'a pas l'air d'en être tout à fait revenue. Elle vient de recevoir le Prix Georges-Nicole qui récompense le manuscrit d'une première œuvre. Et la voici d'un seul coup propulsée dans les lettres romandes comme au sein d'une belle-famille intimidante dont elle connaîtrait encore mal les mœurs, si bien qu'elle conserverait devant elle une réserve à la fois empruntée et gracieuse. Elisabeth Horem est en réalité comblée. *Le Ring* vient de sortir chez Bernard Campiche. Ça ne pouvait mieux tomber, c'est chez lui qu'elle rêvait d'être éditée.

Le Prix Nicole révèle ainsi une Française d'origine que des études de langues orientales ont menée à Damas et dans les bras d'un Bernois arabisant. Mariage et voyages s'ensuivent. Elisabeth Horem travaille pour le CICR, vit à Gaza, à Jérusalem. Puis à Moscou et au Caire où l'on envoie son mari entre-temps devenu diplomate. Et à Berne, depuis deux ans, dans un immeuble d'une Jupitergasse bétonnée qui n'a d'olympienne que le nom. « J'aime bien quitter », dit-elle. Elle éprouve un plaisir à se délester, à repartir plus légère, et à voir ainsi sa vie ponctuée de recommencements. Un jour, comme elle réalise que le temps file décidément vite, Elisabeth Horem décide qu'il est temps de donner corps à de vieux rêves. Elle a plus de 35 ans quand elle se met simultanément au piano et à l'écriture. Pour l'heure, nous ne saurions dire comment elle joue. En revanche, nous savons que le jury

du Prix Nicole ne s'est pas trompé en distinguant ses talents littéraires.

Le Ring est en effet un roman d'une exemplaire sobriété, taillé net, d'une retenue vibrante. Une écriture blanche, un style dépouillé, et une histoire qui est précisément celle d'un dépouillement. Car Quentin Corval est un personnage qui, d'un bout à l'autre du récit, délaisse, abandonne ou perd, c'est selon. Cela commence avec Louise, sa maîtresse, qui le quitte pour son frère qu'elle accompagne en Amérique. Alors lui-même plaque tout, son travail, son pays, et part pour Tahès, ville choisie presque par hasard, pour la seule consonance exotique de son nom. Installé là, Quentin ne cesse de perdre : ses amies Nina et Clara, ses femmes de ménage, son travail, la considération d'autrui, la santé, jusqu'à son argent, son passeport, ses vêtements, et finalement la vie dans une sorte de grand engourdissement. Une défaite par abandon. Un suicide lent et obscurément motivé qui fait écho à celui de sa mère, évoqué dans les premières pages du roman.

Quelque chose se boucle ainsi. Quentin, qui tombe « dans le vieux piège du dépit amoureux » au début du roman et dans celui de petits malfrats à la fin, semble également prisonnier d'un mouvement où tout se répète, jusqu'à épuisement final. Un piège circulaire, à l'image de ce Ring qui fait la singularité de Tahès et qui se présente comme un boulevard rehaussé par rapport au reste de la ville, habité par les privilégiés de la colonie étrangère, et qui règle leur vie sociale sur le modèle de son cercle parfait : « Les différentes maisons où l'on était invité se trouvant sur le Ring, il suffisait de s'arrêter successivement aux endroits voulus. Le retour se faisait tout naturellement en bouclant la boucle, et on se retrouvait fort commodément chez soi, sans avoir eu à errer dans des quartiers inconnus, à déchiffrer dans des lieux mal éclairés des noms de rues écrits en d'étranges caractères, à

perdre son chemin sous l'effet de la fatigue, du dépaysement ou de l'alcool. »

Qu'est-ce qui donne à Quentin le désir de briser le cercle, de fuir le Ring et d'aller vivre parmi les indigènes? Qu'est-ce qui l'empêche pourtant de maîtriser sa vie? Pourquoi la possibilité d'affirmer ses choix lui semble-t-elle toujours dérobée (au moment où il décide de quitter son travail, il apprend qu'il vient d'être licencié)? Qu'est-ce que cette pesanteur de l'être qui l'entraîne dans un exil où règne comme un climat de conspiration, où tout prend le relief aigu de ce qui demeurera irrémédiablement étranger? La force du roman vient de cette énigmatique attraction qui, sans aucune afféterie littéraire, attire aussi le lecteur jusqu'à son terme.

MICHEL AUDÉTAT
L'Hebdo, 1994

*SUR « LE RING »,
SE LIVRE UNE BATAILLE CONTRE LA MORT*

Le Prix Nicole 1994 révèle le premier roman d'Elisabeth Horem. Un ouvrage accompli, dont l'atmosphère est rendue par le truchement d'une écriture sobre mais très évocatrice.

La fiction est un cercle magique au milieu duquel notre vie nous apparaît sous une lumière à la fois épurée et révélatrice: la vraie fiction ne duplie pas la vie à la plate manière du document photographique, mais la trahit pour mieux la traduire, la simplifie pour en ressaisir la complexité par allusion, la rêve au lieu d'en discourir.

Or, précisément, c'est une sorte de rêve éveillé que *Le Ring* d'Elisabeth Horem, par le truchement duquel une vie banale au possible devient destin. À survoler les tribulations de Quentin Corval, type de l'antihéros qui

dérive d'un lieu à l'autre et de velléités en velléités, pas moins étranger au monde que le Meursault de Camus et se faisant finalement rejeter des orbites sociales où il a trop mal joué son rôle, on pourrait conclure au cliché conforme à l'esprit du temps – un « loser » de plus...

Cependant il en va tout autrement à la lecture attentive du *Ring*, qui ne procède en rien du minimalisme à la mode ni de l'écriture raréfiée. Le récit d'Elisabeth Horem est au contraire d'une fermeté et d'une saveur remarquables. Son personnage nous touche autant que les héros perdus des meilleurs romans de Simenon.

Nous pressentons d'emblée que la vie de Quentin Corval est vouée au même désastre que celle de sa mère, qui s'est jetée du haut d'un immeuble au pied de son petit garçon. Et pourtant rien ne semble décidé d'avance dans la vie de cet homme à la fois opaque et transparent, qui paraît « mené » par la vie et chercher cependant une issue. Rejeté par sa maîtresse dès les premières pages et par la faute de son propre frère – il quitte alors l'Europe pour la ville de Tahès évoquant l'impasse exotique par excellence, entre fleuve et déserts, dans une espèce de Moyen-Orient emblématique et disgracié. Il ne reste d'ailleurs qu'un jour à son premier poste, se retrouvant ensuite dans un obscur bureau de consulat dont il se fait renvoyer avant d'être agressé par les indigènes auprès desquels il espérait trouver un lieu de plus authentique fraternité. Sans espoir, le parcours de Corval diffuse cependant une espèce de douce mélancolie tchékhovienne, et l'on ne cesse de vibrer à la tension intérieure du récit.

L'homme pris au piège

Si le roman d'Elisabeth Horem nous touche et nous trouble comme une profonde et lancinante musique, c'est que le sort du protagoniste y est restitué avec une rare

qualité d'évocation. À égale distance de la précision « réaliste » et de la suggestion onirique, le roman prend le lecteur au même piège que celui dans lequel se débat le protagoniste, dans une sorte de cul-de-sac qui est celui-là même de la vie, au milieu de ce « Ring » cerné d'horloges et d'infini, cercle des riches entouré de banlieues tiers-mondistes, boucle d'une vie qui se referme sur une solitude.

Il y aura bientôt vingt-cinq ans de ça le premier Prix Georges-Nicole révélait un talent à la fleur de l'âge en la personne d'Anne-Lise Grobéty. Signe des temps : plus lente à s'affirmer, la voix d'Elisabeth Horem est aussi plus mûre et plus sûre de son apparition : *Le Ring* est indéniablement un roman accompli et très justement révélé à l'attention du public, dont l'atmosphère et la magie nous hantent longtemps encore après la disparition du personnage en un remous anonyme du fleuve de la vie.

JEAN-LOUIS KUFFER

24 Heures, 1994

LA VIE COMME À TAHÈS

Voilà un beau roman, qui vous habite pour longtemps. Maniant une écriture à la fois efficace et harmonieuse, Elisabeth Horem fait preuve d'une étonnante maturité. En 180 pages, une histoire simple baignée dans une atmosphère envoûtante.

La dérive d'un Européen à Tahès, cité des sables, depuis le Ring, l'artère surélevée qui entoure la ville indigène, jusqu'au centre où les étrangers ne vont jamais. Peu à peu englué dans une fascination passive qu'Elisabeth Horem réussit à rendre palpable tout en la disséquant. Quentin dérive de ce cercle extérieur et superficiel vers les quartiers intérieurs et inférieurs, la vraie ville (vie), en quête peut-être de sa vérité.

Pour ce très bon premier roman, Elisabeth Horem reçoit le Prix Georges-Nicole, décerné par quelques-unes des meilleures plumes romandes, qui ont reconnu en elle une voix originale. On attend la suite avec impatience.

JACQUES POGET

L'Illustré, 1994

DES RONDS DANS L'EAU DE LA FATALITÉ

La vie ressemble pour lui à une suite d'événements incompréhensibles : Quentin Corval, le héros du *Ring*, glisse vers le néant, sans faire de vagues ni beaucoup de bruit. Inexorable et sobre, le roman d'Elisabeth Horem vient de recevoir le Prix Nicole.

Avec *Le Ring*, Elisabeth Horem, Française née en 1955 et devenue Bernoise par mariage, vient d'obtenir le Prix Georges-Nicole 1994 : une récompense méritée pour un court roman à la trajectoire aussi nette que son écriture. C'est l'histoire d'une progressive dépossession, d'un lent abandon de soi. Sur un coup de tête né d'un dépit amoureux, Quentin Corval, 37 ans, quitte l'Europe pour une ville inconnue où l'attend un travail mal défini. Si mal défini qu'aussitôt arrivé à Tahès il donne sa démission de la société dont il était censé renforcer l'encadrement européen pour accepter un poste subalterne au consulat. Son travail ne l'intéresse guère, pas plus que l'immense métropole poussiéreuse qu'est à ses yeux Tahès : elle lui reste aussi étrangère que le milieu des diplomates en marge duquel il vit.

Un monument à l'Absurde

Installé dans un appartement du centre-ville sur le Ring – large boulevard circulaire de treize kilomètres où

l'usage veut que loge la colonie étrangère –, il ne fréquente guère que Nina Praskine qui, elle, a choisi d'habiter hors du Ring, au fond de la cour vétuste et malodorante d'un quartier populaire. Mais bientôt Nina s'en ira. Et, en dehors d'elle, l'incompréhension, voire le mépris, semble régler les rapports de Quentin avec autrui : ses femmes de ménage lui font faux bond, ses collègues l'ignorent et les indigènes le toisent avec arrogance. Humiliation supplémentaire, le consul lui signifie son licenciement au moment même où il pensait donner son congé.

Tout se passe comme si Quentin ne gouvernait pas son existence, comme s'il acceptait à l'avance sa défaite. La vie ressemble pour lui à une suite d'événements incompréhensibles, semblable au grand rectangle blanc de ce cinéma de plein air, dressé devant la mer : « Il n'arrivait pas à imaginer qu'on y eût jamais projeté un film. Il y voyait plutôt un monument insolite érigé sur cette plage pour y représenter l'« Absurde » ou l'« Absence » – ou bien autre chose du même genre. »

Une fuite passagère et un déménagement inutile tenteront en vain d'enrayer ce glissement vers le néant : l'escapade d'une semaine à Azga où il explore des paysages grandioses en compagnie de Clara, seule parenthèse heureuse du récit, reste sans lendemain. Malgré les conseils de son collègue Paul Gaudin, Quentin quitte le Ring pour un quartier indigène et prend l'habitude de passer ses après-midi dans un café où nul ne prête attention à lui. Il tente de se concilier les bonnes grâces d'un jeune désœuvré en lui donnant des leçons d'anglais, mais c'est pour tomber dans un guet-apens où il se fait rosser et dévaliser par lui et sa bande, dans une explosion de violence gratuite qui contraste avec le ton uni d'un récit où il ne se passe presque rien, mais où le pire arrive.

Quentin renonce à le dénoncer, comme il renonce à l'aide proposée par Gaudin. Et, pour meubler son attente avant son départ pour l'Europe, il va ramer sur l'Ovir dans une barque; c'est là que l'attend son destin.

Eaux fatales

La force du *Ring* tient à son style dépouillé, à son ton proche du constat; jamais l'auteur n'élève la voix ni ne s'étonne, elle prend acte de ce qui arrive à son personnage. La construction du récit, à la fois efficace et suggestive, repose sur le modèle du cercle – figure ici non de la perfection, mais de l'enfermement, de la répétition, de la fatalité. Et sur un réseau très dense d'images liées à l'eau (la pluie, le fleuve, la mer), élément matriciel dont on comprend *in fine*, via des allusions récurrentes à des personnages qui se noient, les liens obscurs et forts qui le relie avec une mère trop tôt disparue. Tout cela suggéré, plutôt qu'exprimé, avec sensibilité et sobriété.

ISABELLE MARTIN
Journal de Genève, 1994

LE RING
OU LE DERNIER COMBAT AVEC LA MORT

Un excellent départ pour la jeune écrivaine d'origine française qui vit à Berne.

Le Ring est un roman de ruptures. Au début du récit, Louise quitte son amant Quentin Corval. Celui-ci décide de s'envoler pour Tahès, une vague capitale orientale où il a trouvé du travail. Il coule alors des jours tranquilles dans cette ville. Trop tranquilles. Quentin s'ennuie, mais

il ne s'en rend pas compte. Employé dans un consulat, il passe son temps à viser des passeports. Le goût de la vie lui échappe progressivement dans cette antichambre de la mort que représente Tahès. Il habite dans un premier temps sur le Ring, « un large boulevard dessinant sur le plan de la ville un cercle parfait ». L'usage veut que tous les étrangers y résident, et Quentin ne fait pas exception à la règle. Il tourne en rond dans Tahès comme il tourne en rond dans sa vie. Le Ring est la scène où il livre son dernier combat avant de prendre le chemin qui s'impose.

Le roman d'Elisabeth Horem taille discrètement mais sûrement dans l'étoffe existentialiste, cousue aux entournures par les notions d'absurde et d'aliénation. *L'Étranger* de Camus n'est pas loin. Quentin devient de plus en plus étranger à lui-même et aux autres. Il n'a pas de vrais amis, plutôt des connaissances. Il a bien une aventure, mais il ne ressent pas d'émotions. Il ne cherche même pas un sens à son existence, occupé qu'il est à essayer de vivre. Il tente de trouver une échappatoire à la monotonie en quittant le Ring pour s'installer dans une maison crasseuse de Tahès. Quentin se condamne ainsi à une solitude encore plus grande. Avec les Occidentaux du Ring, il entretenait les chimères d'une communication superficielle et futile. Avec les indigènes de Tahès, l'incommunication s'avère encore plus profonde, puisqu'il ne connaît ni leur langue, ni leur culture. Ici, le roman d'Elisabeth Horem se prête à un nouveau degré de lecture, celui de l'incompréhension mutuelle qui régit les rapports Occident-Orient.

Un dernier soubresaut agite Quentin. Il décide de démissionner et de rentrer en Europe. Il échoue dans les deux cas. Le consul remercie son employé avant qu'il ait eu le temps de lui communiquer sa décision. Quelques jours avant son départ, Quentin est attaqué par une bande de loubards. Il vit alors l'instant suprême de son

aliénation. Pendant qu'il est violemment frappé, le héros (le terme anti-héros conviendrait mieux) entend plusieurs cris, qu'il juge inconvenants: «Est-ce qu'on crie comme ça?» Ce n'est qu'après un moment indéterminé qu'il comprend «que celui qui criait n'était autre que lui-même».

Une fois rétabli, Quentin tire le rideau de son existence. Nocher de sa propre mort, il loue une barque et la laisse dériver sur l'Ovir, le fleuve qui traverse Tahès. Les écluses se chargeront de broyer la coquille vide qu'était devenue l'existence de Quentin.

Femmes suisses, 1994

UNE VILLE IMAGINAIRE

Elisabeth Horem est un cicérone d'une redoutable efficacité: après vingt pages seulement, le lecteur se sent comme chez lui dans Tahès, la ville imaginaire qui sert de cadre au Ring.

Ce premier roman a été couronné de trois prix littéraires. Nul panorama à la Balzac pourtant, dans *Le Ring*: si cette ville s'impose à moi, avec une évidence indiscutable, c'est par des détails auxquels je ne prête pas forcément attention sur le moment, mais qui, en s'additionnant, finissent par me constituer une sorte de citoyenneté subliminale: c'est ainsi que, sans m'en rendre compte, je deviens, au fil du *Ring*, un citoyen tahésiose.

Aidé, il est vrai, par Quentin Corval, le personnage principal. Celui-ci a quitté l'Europe pour accepter un emploi à Tahès et y débarque en même temps que nous. C'est avec lui, par ses yeux, que nous allons découvrir la ville. Or, Quentin Corval ne voit que des détails. Myopie suggestive (elle nous a fait don d'une ville), mais myopie désagrégeante, aussi: en ne retenant que des détails, elle

refuse de donner sens au monde et aux êtres, ou ne leur donne d'autre sens que grotesque. Un chignon roux, des gros bras à la « chair molle et lactée », un nom « un peu écœurant à prononcer » – voilà par exemple tout ce qui reste d'une secrétaire de consulat, après que le regard de Quentin lui a passé dessus ! Quentin n'accorde au monde qu'une attention ponctuelle et minimale – et réciproquement, pourrait-on dire. Tout, en effet, se raréfie autour de lui : une amie, une maîtresse, quittent la ville ; puis Quentin perd son emploi ; à la fin, c'est la vie elle-même qui le quitte (plutôt que l'inverse), comme lassée d'être prêtée à un héros qui en fait si peu de cas.

Les relations lointaines que Quentin Corval consent à entretenir avec le quotidien sont traversées, pourtant, de brefs éclats lumineux ; un détail, parfois, allume « comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries » (Mallarmé) et s'amplifie en rêverie. Cette fois, le détail est un aimant qui attire à lui, de proche en proche, tout ce qu'il trouve dans son voisinage ; cette générosité associative, que Quentin refuse au monde réel, il met une active complaisance, en revanche, à en nourrir sa vie imaginative. Ce qui ne va pas sans mauvaise foi, et n'est pas toujours sans risque. Le voici par exemple retenu au lit par la fièvre, le regard attiré par l'« ombre mouvante, sur le reflet brisé de la fenêtre » que projette une enseigne publicitaire balancée par le vent. Quentin décide, pour s'amuser, d'y reconnaître « l'ombre tremblante de feuilles de marronniers », qu'il fournit incontinent d'un environnement bavarois – une auberge sur une jolie place pavée, « aux murs, il y aurait des cuivres étincelants et des têtes de cerf et de sanglier » – avant de s'aviser, lorsque la rêverie se précise, que ce grain de beauté, près de la lèvre de la serveuse, est en fait « vaguement répugnant », de même que la tête de cerf, à y bien réfléchir : « Comment peut-on aimer chasser ? » Elisabeth Horem, on le voit,

n'est pas une inconditionnelle de son personnage et marque parfois, avec ironie, le nombrilisme geignard que cache sa réserve distante. Ainsi, désagréablement surpris du tour qu'a pris sa rêverie, Quentin se lève « comme un vieillard en soupirant ostensiblement à l'intention de lui-même », boit un peu de lait au miel, et retourne bientôt à sa chambre, « d'un pas traînant, fredonnant pour accompagner la mélodie de ses pantoufles. Sur deux notes, flip, flap. »

Le monde de Quentin s'abîme en détails erratiques, que la rêverie échoue à recomposer. Pourtant, l'expérience que fait le lecteur du *Ring* est exactement inverse : au terme du livre, le sentiment s'est imposé à lui d'une parfaite maîtrise. Cette harmonie résulte, je crois, d'une géométrie narrative dont la grande élégance tient à sa rigoureuse simplicité. *Le Ring* est divisé en deux parties exactement égales, de 88 pages chacune ; l'une et l'autre se répondent, en spirale ; le livre, en somme, « monte, en repassant sur lui-même » (comme le disait Nicolas Bouvier à propos du voyage). Des personnages, des scènes, des situations, d'une partie à l'autre, se répondent en miroir. Des notations de détail, de loin en loin, se nouent en réseaux, suggèrent, sans l'imposer, une dimension symbolique. Mais dans les cercles de la spirale, un motif revient avec insistance : celui d'une perte fondamentale dont tout répète l'impossible deuil. « Souvenir atroce et lancinant (...) d'un corps allongé sur le trottoir, recouvert d'un imperméable rose. » Quentin vient d'avoir sept ans, et sa mère s'est jetée du cinquième étage.

Le Ring est un livre romantique. Mais Quentin Corval, comme le Frédéric Moreau de *L'Éducation sentimentale*, est trop faible, trop peu tonique dans le désespoir, a-t-on envie de dire, pour supporter toute la charge pathétique qui électrise la protestation d'un Chateaubriand, par exemple. Aussi le romantisme du *Ring* est-il

critique, en deuil de lui-même, et amputé de sa sombre énergie. Est-ce constat, protestation? Les deux, me semble-t-il, selon une formule paradoxale d'Yves Velan, que je modifie un peu, et qui me servira de conclusion : « Le romantisme est impossible, il le faut, il le faut. »

JEAN KAEMPFER
Domaine public, 1995

DU MÊME AUTEUR

LE RING

Roman

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1994

Prix Georges-Nicole 1994

*Prix de la Commission de littérature française
du Canton de Berne 1994*

Prix Michel-Dentan 1995

Traduction allemande

DER RING

Traduction de Markus Hediger

Basel: Lenos Verlag, 1996

Collection CH

CONGO-OCÉAN

Roman

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1996

Prix d'encouragement de la Ville de Berne

LE FIL ESPAGNOL

Roman

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 1998

LE CHANT DU BOSCO

Roman

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2002